

## La technique

Le mot « technique » peut être entendu dans un sens large. Il désigne alors une activité réglée, méthodique qui vise à un résultat. Dans ce sens, il existe une technique pour façonner une pièce de menuiserie, pour nager le crawl, pour faire une dissertation ou encore pour assembler un ordinateur. Cette activité implique que celui qui agit réfléchisse au but auquel il veut aboutir (conception) ainsi qu'aux moyens à mettre en œuvre et dans quel ordre, selon quelles procédures. Dans un sens plus restreint, la technique désigne l'ensemble des procédés issus des sciences qui nous permettent d'agir sur la nature : les outils, instruments et machines que l'homme interpose entre lui et la nature pour la connaître et la transformer (le marteau, la hache, le microscope, l'accélérateur de particules par exemple...)

S'interroger sur la technique c'est donc s'interroger sur les rapports homme/nature, nature/culture et donc finalement sur la nature de l'homme lui-même.

### I – Ambivalence de la technique

Nous pouvons commencer par remarquer que la civilisation occidentale, qui se qualifie volontiers elle-même de « moderne », donne une place très importante à la technique. Depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle au moins, selon le mot de Descartes, l'homme occidental rêve de se faire « maître et possesseur de la nature ». L'idéologie dominante a tendance à penser l'idée de progrès seulement sous l'angle technique. Nous qualifions nos sociétés d' « industrielles ». Nous jugeons du développement d'une société par rapport à une autre, encore une fois, en faisant du critère technologique un critère de premier plan.

On a pu croire longtemps (et certains peut-être encore) que de nombreux problèmes allaient pouvoir recevoir une solution technique. La technique est pourvoyeuse d'espoirs, promesse de bonheur.

Néanmoins, la fin du XX<sup>ème</sup> siècle est venue nous rappeler un aspect plus sombre de la technique. Ce pouvoir qu'elle nous donne sur le monde est-il sans dangers ? Sommes-nous à la hauteur de notre pouvoir ? (Penser au nucléaire, aux manipulations génétiques, aux questions éthiques posées par les sciences médicales...)

Deux mythes très anciens mettent en scène l'idée de démesure ou de puissance inquiétante de la technique.

*Il fut jadis un temps où les dieux existaient, mais non les espèces mortelles. Quand le temps que le destin avait assigné à leur création fut venu, les dieux les façonnèrent dans les entrailles de la terre d'un mélange de terre et de feu et des éléments qui s'allient au feu et à la terre. Quand le moment de les amener à la lumière approcha, ils chargèrent Prométhée et Épiméthée de les pourvoir et d'attribuer à chacun des qualités appropriées. Mais Épiméthée demanda à Prométhée de lui laisser faire seul le partage. "Quand je l'aurai fini, dit-il, tu viendras l'examiner." Sa demande accordée, il fit le partage, et, en le faisant, il attribua aux uns la force sans la vitesse, aux autres la vitesse sans la force ; il donna des armes à ceux-ci, les refusa à ceux-là, mais il imagina pour eux d'autres moyens de conservation ; (...) Ces mesures de précaution étaient destinées à prévenir la disparition des races. (...) Cependant Épiméthée, qui n'était pas très réfléchi, avait, sans y prendre garde, dépensé pour les animaux toutes les facultés dont il disposait et il lui restait la race humaine à pourvoir, et il ne savait que faire. Dans cet embarras, Prométhée vient pour examiner le partage ; il voit les animaux bien pourvus, mais l'homme nu, sans chaussures, ni couverture, ni armes, et le jour fixé approchait où il fallait l'amener du sein de la terre à la lumière. Alors Prométhée, ne sachant qu'imaginer pour donner à l'homme le moyen de se conserver, vole à Héphaïstos et à Athéna la connaissance des arts avec le feu ; car, sans le feu, la connaissance des arts est impossible et inutile ; et il en fait présent à l'homme. L'homme eut ainsi la science propre à conserver sa vie ; mais il n'avait pas la science politique.*

**Platon, Protagoras.**

Le mythe de Prométhée, raconté par le personnage éponyme du *Protagoras* de **Platon**, expose l'idée que l'homme, que la nature a laissé largement inachevé et démuné, ne doit sa survie et ses progrès qu'à l'habileté technique : la capacité de créer ses outils, ses abris etc... qui lui permettent d'aller bien au-delà de la nature et de dépasser les autres espèces animales. L'homme est capable de progrès. Il se fait, se construit lui-même. Il n'est pas un être naturel, mais un être de technique, un être culturel. C'est aussi ce qu'exprime **Georges Bataille** dans le texte qui suit :

*Je pose en principe un fait peu contestable : que l'homme est l'animal qui n'accepte pas simplement le donné naturel, qui le nie. Il change ainsi le monde extérieur naturel, il en tire des outils et des objets fabriqués qui composent un monde nouveau, le monde humain. L'homme parallèlement se nie lui-même, il s'éduque, il refuse par exemple de donner à la satisfaction de ses besoins animaux ce cours libre, auquel l'animal n'apporte pas de réserve. Il est nécessaire encore d'accorder que les deux négations que, d'une part, l'homme fait du monde donné et, d'autre part, de sa propre animalité, sont liées. (...) En tant qu'il y a homme, il y a d'une part travail et de l'autre négation par interdits de l'animalité de l'homme.*

Mais en même temps le mythe fait de l'homme une sorte de monstre. Cette capacité est le fuit de la démesure, d'un vol. L'homme déjà ne se donne-t-il pas la place d'un dieu ? L'histoire de Caïn et Abel, dans la Bible, comme le note **Leroi-Gourhan**, n'associe-t-elle pas aussi la technique (à travers l'agriculture) à un crime ?

*Les peuples qui nous ont conservés le souvenir de cette première période des sociétés modernes ont eu conscience du caractère ambigu de l'organisme naissant et ce n'est pas sans motif que le mythe prométhéen reflète à la fois une victoire sur les dieux et un enchaînement, ni que la Bible, dans la Genèse, expose le meurtre d'Abel par l'agriculteur Caïn, bâtisseur de la première ville et ancêtre de son doublet Tubalcaïn, premier métallurgiste.*

*Le technicien est donc bien le maître de la civilisation parce qu'il est le maître des arts du feu. C'est du foyer (que quelques siècles de céramique lui ont appris à conduire) que sort le plâtre, et bientôt après, le cuivre et le bronze. Ce sont les scories et laitiers, résidus de l'élaboration métallurgique, qui suscitent le verre. Mais l'artisan est un demiurge asservi. (...) Sa position dans le dispositif techno-économique est une position de subordination (...). C'est lui qui, tout au long du courant de cinquante siècles, sans que les niveaux idéologiques aient réellement évolué, a mis entre les mains des hommes "capitiaux" les moyens de réaliser le triomphe du monde de l'artificiel sur celui de la nature. L'atmosphère de malédiction dans laquelle, pour la plupart des civilisations débute l'histoire de l'artisan du feu, n'est que le reflet d'une frustration intuitivement perçue dès l'origine.*

**Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, 1964.**

Ces récits montrent que l'homme a eu très tôt conscience du fait que la technique est ambivalente : si elle peut permettre à l'homme de dépasser la nature, l'animalité ; si elle peut lui permettre de réaliser sa nature, son humanité ; ne le met-elle pas face à des responsabilités qui peuvent le dépasser lui-même ? Ne lui donne-t-elle pas un pouvoir de destruction qui risque de lui échapper ?

## **II – La question des limites**

Quels risques nous font donc courir les techniques ? Si nous devons limiter notre action sur la nature, au nom de quels principes ?

### **1°) Le risque de dénaturation**

De deux choses l'une : Soit l'on considère l'homme, comme Protagoras ou Bataille comme un être essentiellement culturel, distinct des autres animaux, de la nature et, dans ce cas, par la technique on ne peut s'éloigner davantage d'une nature que nous avons depuis longtemps quittée et qui ne nous définit pas. Soit on pose une continuité entre l'homme et la nature, on considère les techniques comme naturelles à l'homme et dans ce cas elles ne peuvent pas nous éloigner du système global de la nature, ni non plus donc de notre nature.

Dans les deux cas, l'idée d'une dénaturation de l'homme par la technique n'a aucun sens.

### **2°) Le risque écologique**

Des phénomènes dus à notre action sur la nature que nous avons mis en évidence récemment ou des techniques nouvelles (déforestation, réchauffement climatique, OGM, nucléaire etc...), nous font craindre des détériorations graves voire irréversibles de notre environnement. Il est évidemment nécessaire, urgent et légitime de reconnaître en ces phénomènes des problèmes qui réclament que nous réfléchissions et que nous agissions. Mais au nom de quoi ? Au nom d'une défense de la nature pour elle-même ? Faut-il alors lui accorder des droits ? Ou bien au fond n'est-ce pas que de l'homme qu'il s'agit ? Il existe en effet plusieurs formes d'écologies ainsi que le montrent les analyses de **Luc Ferry** dans *Le nouvel ordre écologique*.

*On peut observer que partout où les débats théoriques sur l'écologie ont pris forme philosophique cohérente, ils se sont structurés en trois courants bien distincts. (...)*

*Le premier, sans doute le plus banal, mais aussi le moins dogmatique, (...) part de l'idée qu'à travers la nature, c'est encore et toujours l'homme qu'il s'agit de protéger, fût-ce de lui-même, lorsqu'il joue les apprentis sorciers. L'environnement n'est pas doté ici d'une valeur intrinsèque. Simplement, la conscience s'est fait jour qu'à détruire le milieu qui l'entoure, l'homme risque bel et bien de mettre sa propre existence en danger et, à tout le moins, de se priver des conditions d'une vie bonne sur cette terre. C'est dès lors à partir d'une position qu'on peut dire « humaniste », voire anthropocentriste, que la nature est prise, sur un mode seulement indirect, en considération. Elle n'est que ce qui environne l'être humain, la périphérie, donc, et non le centre. (...)*

*La seconde figure franchit un pas dans l'attribution d'une signification morale à certains êtres non humains. Elle consiste à prendre au sérieux le principe « utilitariste », selon lequel il faut non seulement rechercher l'intérêt propre des hommes, mais de manière plus générale tendre à diminuer au maximum la somme des souffrances dans le monde ainsi qu'à augmenter autant que faire se peut la quantité de bien-être. Dans cette perspective, très présente dans le monde anglo-saxon où elle fonde l'immense mouvement dit de « libération animale », tous les êtres susceptibles de plaisir et de peine doivent être tenus pour des sujets de droit et traités comme tels. À cet égard, le point de vue de l'anthropocentrisme se trouve déjà battu en brèche, puisque les animaux sont désormais inclus, au même titre que les hommes, dans la sphère des préoccupations morales.*

*La troisième forme est celle que nous avons déjà vue à l'œuvre dans la revendication d'un droit des arbres, c'est-à-dire de la nature comme telle, y compris sous ses formes végétale et minérale. (...) L'ancien « contrat social » des penseurs politiques est censé faire place à un « contrat naturel » au sein duquel l'univers tout entier deviendrait sujet de droit : ce n'est plus l'homme, considéré comme centre du monde, qu'il faut au premier chef protéger de lui-même, mais bien le cosmos comme tel, qu'on doit défendre contre les hommes. L'écosystème - la « biosphère » - est dès lors investi d'une valeur intrinsèque bien supérieure à celle de cette espèce, somme toute plutôt nuisible, qu'est l'espèce humaine.*

*Selon une terminologie désormais classique dans les universités américaines, il faut opposer l'« écologie profonde » (deep ecology), « écocentrique » ou « biocentrique », à l'« écologie superficielle » (shallow ecology) ou « environnementaliste » qui se fonde sur l'ancien anthropocentrisme.*

**Luc Ferry, *Le nouvel ordre écologique*, 1992.**